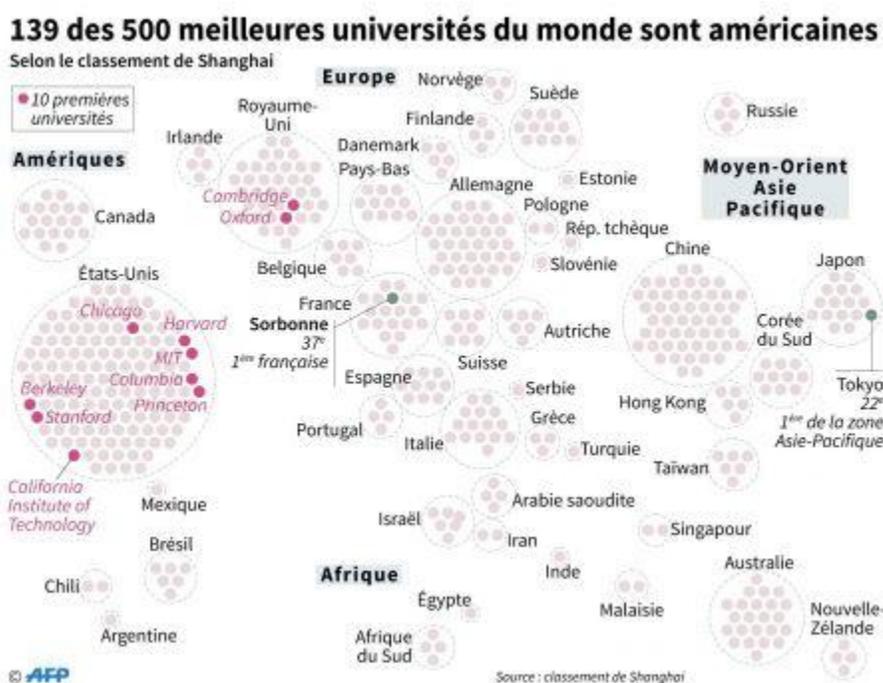


Les classements universitaires et de grandes écoles ont-ils un sens ?



Deux tribunes parues dans *Le Monde* samedi 15 décembre 2018 sont le théâtre d'une opposition entre deux points de vue, paradoxalement complémentaires, sur les classements des universités et des grandes écoles.

Nous vivons actuellement une société où le classement s'est incrusté, et a pris une place forte dans nos vies, nourrissant alors des comparaisons, allant d'un simple choix de restaurants notés avec des étoiles sur internet jusqu'au choix des études supérieures, qui déterminent nos premiers pas vers la vie active.

Les classements universitaires et de grandes écoles ont-ils un sens ?

Que les classements soient mondiaux, européens ou nationaux, ils ont tous des aspects positifs ainsi que des aspects négatifs exposés dans ces 2 tribunes. La première est rédigée par Timothée Toury qui est expert auprès d'agences d'évaluation et chef de deux projets européens de renforcement des capacités dans le domaine de l'enseignement supérieur, enseignant-chercheur et ancien directeur de la formation et de la pédagogie à l'Université de Technologie de Troyes. Il dénonce ici les méfaits de ce diktat des classements comme celui de Shanghai qui chaque année publie son classement des principales universités mondiales, établi par des chercheurs d'une université chinoise.

En parallèle, Claudia Senik a publié le même jour sa vision des classements d'aujourd'hui et s'inquiète du monopole qu'ils occupent dans les futurs choix d'écoles de nos bacheliers. Elle est professeure d'économie à l'université Paris-Sorbonne et à l'École d'économie de Paris et a auparavant publié de nombreux travaux sur l'économie du bonheur et la perception de celui-ci.

Ces classements font partie du quotidien des futurs bacheliers qui en ce mois de janvier doivent enregistrer leurs premiers vœux d'école sur Parcoursup.

Quelle est la meilleure école ? Où doit-on aller pour avoir le meilleur avenir professionnel possible ?

Est-ce l'école en elle-même qu'on « aime » ou alors juste sa réputation qui « fait bien » quand elle est mentionnée dans un CV ?

Comment se repérer dans la diversité de ces classements ?

Ces deux tribunes sont fondamentalement d'accord sur un point essentiel : une mise à jour de ces classements est nécessaire.

Timothée Toury, auteur de la première tribune, pense, contrairement à Claudia Senik, que le problème n'est pas la forme mais le fond. Il s'interroge sur les critères pris en compte dans ces classements qui sont généralement des données numériques rarement dévoilées au grand public.

De son côté Claudia Senik pense aux aspects négatifs de ces classements. Comme par exemple le stress des étudiants de ne pas être acceptés dans une « *bonne école* ». Ainsi de nombreux étudiants privilégient la réputation de certains établissements universitaires par rapport à leur préférence à certains cursus.

Main elle indique aussi dans sa tribune les effets positifs de la concurrence. Ainsi pour se démarquer des autres, certaines universités se développent, s'améliorent pour délivrer un meilleur enseignement. Les étudiants seront plus poussés à travailler s'ils ont un objectif (certes difficile) à atteindre. Et leur satisfaction et leur sentiment de fierté seront d'autant plus forts lorsqu'ils sont acceptés dans une école bien classée dans le classement de Shanghai (le classement le plus connu des étudiants).

Les deux auteurs des tribunes s'accordent sur le fait qu'il n'est pas question de supprimer ces classements mais plutôt de les réformer.

Ils expliquent que la demande des étudiants est – hélas ? – trop forte pour tout arrêter. Néanmoins, les universités sont connues pour être complexes et diversifiées. Alors comment un seul classement peut-il comparer les atouts et les inconvénients de ces dernières quand celles-ci peuvent être si différentes, malgré un enseignement censé être similaire. « On attend des classements [...] qu'ils accompagnent une réflexion » selon Timothée Toury.

Mais alors quel est le sens de ces classements ?

Tout d'abord, comme nous l'indique Claudia Senik, dans un pays comme la France où les études supérieures sont heureusement accessibles plus ou moins facilement aux étudiants, des classements permettent à ceux qui sont le plus perdus de se repérer, ils sont « une possibilité plus grande au bonheur ».

Ces classements ont comme inconvénients d'élargir les écarts entre université, et par conséquent de choisir une « tête de file » heureuse d'être sur le podium du classement, attirant ainsi les meilleurs élèves voire sélectionnant les meilleurs élèves, mais pour la majorité cela affecte négativement leurs relations sociales.

Mais les futurs élèves ont besoin de ces classements.

Une partie des étudiants ont la chance d'avoir des parents ayant eux-mêmes fait des études supérieures ou alors des grand(e)s frères et/ou sœurs, et ils peuvent donc se permettre de se passer de ces classements d'universités connaissant déjà le système via leur cercle social. Mais pour les autres, leur choix se ferait à l'aveugle sans ces classements.

Les classements permettent donc d'aider les moins bien informés à choisir les universités qui leur permettront le meilleur futur possible.

Timothée Toury la rejoint sur ce point : les élèves qui sortent de leurs lycées, dans une commune qu'ils connaissent bien, sont confrontés à un choix d'études supérieures qui couvre l'entièreté du territoire national, et ils sont perdus. Ces classements sont donc des repères pour eux. Mais malheureusement, le revers de la médaille est que ces classements amènent beaucoup de stress pour l'étudiant, qui plus est à un moment où pour la majorité, ils sont à la veille de leurs examens. De toute façon, les classements semblent inévitables. Entre eux et parfois avec leurs professeurs les étudiants se créent un classement informel. Leurs choix post-bac par le biais de Parcoursup, se font aussi par un classement de leur choix.

Et après le classement effectué par les étudiants sur des potentielles « bonnes » universités, ce sont ces dernières qui vont classer les étudiants, créant ainsi de la concurrence entre eux.

Le dernier point à aborder est celui des critères intégrés dans ces classements.

Prenons l'exemple du classement de Shanghai. Les établissements du supérieur du monde entier sont classés selon 6 critères : le nombre de publications dans les deux revues scientifiques *Nature* et *Science* le nombre de citations de ces articles dans des revues scientifiques référencées, le nombre de prix Nobel et de médailles Fields attribués aux élèves et aux personnels de l'université, les 6 évalués par des chercheurs d'une université chinoise (l'université Jiao-Tong de Shanghai).

Mais Timothée Toury remet en cause la pertinence de ces critères, quand il indique : « Y parle-t-on de dépasser les « plafonds de verre » sociaux ? Où sont l'émulation, la formation d'un esprit critique, la prise de risque, l'originalité intellectuelle ? En d'autres termes, où est la mission première de l'Université – avec un U majuscule ? ». Claudia Senik renchérit sur les moyens développés par les universités pour améliorer la qualité de leur enseignement, majoritairement pas pris en compte dans tous les classements, de même que les diverses méthodes et les formations développées par les universités, les approches pluridisciplinaires qui leur sont propres, les passerelles, les programmes de mobilité à l'étranger intégrés dans les cursus. Tous ces éléments sont d'autant plus enrichissants pour une meilleure formation mais ne sont hélas pas pris en compte.

En conclusion, les deux auteurs des tribunes du journal *Le Monde* se rejoignent sur leurs réserves envers le système de classement d'universités et de grandes écoles, en pointant du doigt une nomenclature archaïque. Pour les deux, le côté « humain » que de plus en plus d'écoles développent, en s'accordant par là-même au souhait des étudiants, devrait plus compter dans la balance de ces classements. De plus, ils incitent les étudiants à déstresser et à relativiser, ces classements ne sont pas une science exacte mais une indication.

Les universités et grandes écoles créent et créeront les leaders de demain, donc autant ne pas se « tromper » d'université...

Alexandra GALEA (IES2), le 6 janvier 2019